

JEANNE TEISSON

**Elles ont aimé
un homme plus jeune**

EXTRAIT

« Sarah Bernhardt »

Histoire et société

Éditions Glyphe

AVANT-PROPOS

Ils arrivent, main dans la main. Ils parlent tout bas, s'arrêtent, entrent en riant dans le restaurant. Il la tient par la taille. Ils se dirigent vers une table. Debout, face à face, ils échangent un regard où passent la connivence, le plaisir d'être ensemble, une joie simple et intense, très charnelle, une harmonie évidente. Élégante, elle est de celles que l'on classe parmi les femmes mûres sans pouvoir préciser son âge. Elle est séduisante, elle a certainement de l'argent, du talent, on dit même qu'elle a eu et qu'elle a une vie sexuelle explosive. Lui est plus jeune, peut-être même beaucoup plus jeune qu'elle.

Regardé par les sociologues comme un marqueur de l'égalité des sexes, encore jugé avec ironie, assaisonné d'une bonne dose de misogynie, le couple dont la femme est plus âgée que l'homme, s'il est plus répandu qu'autrefois parce que les femmes occidentales sont plus libres (dans 14 % des mariages célébrés en France en 2012, la femme est l'aînée de l'homme) ce phénomène, dit de société, n'a rien de nouveau. Vécu dans le scandale ou la discrétion, il est aussi vieux que le monde.

La rencontre uniquement sexuelle entre une femme mûre et un homme jeune, telle qu'*allocougar.com* peut en offrir, n'est pas mon propos. Je n'ai pas désiré, non plus, aborder la vie des actrices hollywoodiennes, des chanteuses dévêtues de cuir et de dentelle noire, des écrivaines, présentatrices de télévision ou épouses d'homme politique, ni des nombreuses femmes anonymes qui vivent actuellement avec un homme plus jeune, car leur histoire est en cours. Nul ne sait comment elle évoluera.

Je me refuse à traiter de cougars, de prédatrices affamées de chair fraîche, les femmes d'envergure et de caractère qui n'entraient et n'entrent toujours pas dans les normes archaïques du couple, encore en vigueur.

Reines, écrivaines, femmes d'affaires, comédiennes, chanteuses, chercheuses, résistantes, peintres, photographes, professeuses, elles sont nombreuses à émerger du passé, lointain ou proche.

Les fascinantes ont été adorées par un jeune homme subjugué par leur talent, leur intelligence, leur liberté. Elles ont puisé en lui énergie, amitié et élan créatif.

Les initiatrices, dont certaines inconnues, ont fourni le terreau, le socle solide sur lesquels certains hommes de talent se sont élevés. Qu'elles aient ouvert des portes à de futurs génies, les aient soutenus avec constance dans l'ombre, qu'elles aient initié le jeune homme aux secrets de la féminité, qu'elles aient été leur muse ou leur appui financier, l'homme qu'elles ont modelé est devenu leur œuvre, en quelque sorte.

Certaines puisent dans un vivier d'hommes jeunes sans cesse renouvelé. Celles-ci, qui ne vivent d'amour durable que sur le tard, sont **les collectionneuses**, qui jouissent de la jeunesse, de la beauté de leurs amants, et leur apportent aussi beaucoup.

D'autres sont simplement **les égales** de leur jeune compagnon, et vivent avec lui dans un équilibre plus ou moins tranquille.

Cependant, l'alliance d'un homme jeune avec une femme plus mûre n'est pas une garantie de réussite. Que ce soit la société, la folie, la politique ou la malchance qui jouent contre eux, certains de ces duos s'achèvent sur un couac lamentable ou sur la mort. Le jeune homme, dans ces amours **tragiques**, n'est pas épargné.

Qu'elles se soient vouées à lui, perdues pour lui, qu'elles se soient appuyées sur lui, qu'elles aient profité de lui, qu'elles aient vécu paisiblement et librement à ses côtés, les vingt femmes dont les biographies suivent, ont partagé un moment essentiel de leur vie avec un compagnon plus jeune et en ont été passionnément aimées.



Sarah Bernhardt

Photographie dédiée à Samuel Pozzi
Archives de Nicolas Bourdet

Amoureuse quand même !

Sarah Bernhardt

(1844-1923)

Onze ans de plus que Jacques Damala (1855-1889)

Trente-sept ans de plus que Lou Tellegen (1881-1934)

Il faut haïr très peu, car c'est très fatigant.

Sarah Bernhardt

Jacques Damala est attaché militaire au corps diplomatique grec. On l'appelle « l'Apollon diplomatique ». Si l'on scrute ses photos, son « sex-appeal » ne saute pas aux yeux, mais lorsqu'on apprend le nombre de ses conquêtes, on peut penser qu'en effet, il devait être irrésistible. En tout cas c'est ce qu'il pense.

En 1881, il s'acoquine avec la sœur de Sarah Bernhardt, Jeanne, toxicomane notoire. Il lui demande de provoquer une rencontre avec la tragédienne sur laquelle il est bien décidé à exercer son pouvoir d'attraction. Il arrive dans le cercle de Sarah, qu'elle appelle aussi sa ménagerie, composée d'auteurs, de poètes, de comédiens, d'hommes politiques, d'adorateurs de toutes sortes et sexes et d'authentiques animaux. Les voici face à face. Sarah revenue plus conquérante que jamais d'une tournée épique en Amérique du

Nord et en Amérique du Sud, qui ne rechignerait pas à coucher ce jeune Grec sur la liste de ses conquêtes éphémères et Damala qui a la ferme intention d'accrocher la Grande Sarah à son tableau de chasse. Entre ces deux habiles séducteurs-collectionneurs, qui a séduit l'autre? Qui a épinglé l'autre comme un papillon de plus dans sa collection? Damala, lors de leur première rencontre, ne tombe pas en adoration comme la plupart des hommes qui approchent la Divine, mais se montre insolent envers elle. Quelle intuition! Elle tombe aussitôt folle amoureuse du dieu grec légèrement rondouillard, sanglé dans son dolman, portant shako à plume blanche, l'air un peu stupide avec sa barbe follette. La Divine a pris l'impolitesse calculée de ce jeune homme de onze ans de moins qu'elle pour de la force de caractère. Elle espère le dompter.

Elle a trente-huit ans, maigre et exaltée, elle est adulée par son public, même si elle déclenche caricatures et moqueries. C'est « un beau brin de fil » a dit d'elle Aurélien Scholl. Et Dumas fils: « Elle a un corps de balai. » Son énergie est inépuisable. Elle a déjà joué Racine, George Sand, Victor Hugo, Alexandre Dumas fils et tant d'autres dans plus de quarante pièces de théâtre. Quand elle apparaît dans ses tenues de déesse, avec sa chevelure mousseuse qui fait comme un halo roux autour de son visage blanc, le public est déjà subjugué. Ce ne sont pas les pièces que l'on vient voir, mais le phénomène Sarah Bernhardt. Reine des attitudes et des gestes romantiques, on peut la voir dans les quelques films où elle a joué, se cambrant en arrière, ouvrant ses bras haut gantés, les élevant au-dessus de sa tête, se passant les mains sur le visage, ployant comme un lys coupé, tombant enfin. Dans ses fourreaux de satin blanc, elle porte à son sommet l'art de s'évanouir. À la scène comme à la ville. Son évanouissement dans les bras de l'Empereur du Brésil est inscrit dans l'histoire de ce pays.

Heureusement ces films sont muets, car si Sarah est une femme moderne, ses intonations emphatiques, dont on a quelques enregistrements, déclenchent de nos jours le rire. Sa beauté est indéniable. Sa silhouette de liane, magnifiée par Mucha, est partout. Sur les publicités, les cartes postales, les menus, les calendriers, les bijoux. C'est la première star moderne. La photographie, avec Nadar, sert son culte. Elle est une idole et elle le sait. Elle s'adore elle-même.

Sur scène, qu'importe si la pièce est mauvaise, elle crée des visions merveilleuses dans des décors historiques extravagants. Sur elle les bijoux de Bysance ou de Mycène sont modernes. Elle fascine poètes et romanciers : Proust, Cocteau, Goncourt, Colette, Hugo.

La liste de ses amants est plus longue que toutes les trains qu'elle a portées à la scène. Depuis le Prince de Ligne avec qui elle a eu son unique enfant : Maurice, né en 1864, jusqu'à Victor Hugo, et l'empereur Napoléon III, aucun ne l'intimide, aucun ne lui résiste. Sauf bien sûr son bon ami Quiouquiou (Montesquiou) qui n'aime que les hommes.

Damala qui, comme elle, séduit femmes et hommes, n'a pas la générosité de Sarah, ni son humour. C'est un être corrompu. De nos jours parlerait-on d'un pervers narcissique ? Il a une grâce et une intuition redoutables. Sarah s'arrange pour que sa tournée autour du monde commence par six mois en Russie, car Damala est muté à Saint Petersburg. Là, elle est l'invitée du Tsar Alexandre III. Elle adore le faste royal et se sent toujours à sa place au milieu des altesses, car elle ne doute pas d'en être une elle-même. Mais le grand-duc Vladimir annule son invitation à un repas à deux lorsqu'elle veut imposer Damala. Scandale à la cour !

Elle supporte tout de Damala, même son habitude de la critiquer devant ses amis. Et en plus elle lui est fidèle ! Plus de complaisance pour les vieux banquiers, plus de maigres poètes dont elle réchauffe l'inspiration, plus d'athlètes du sexe, ni même de douce amie comme Louise Abbéma. Plus que Damala, et lui seul ! La ménagerie s'inquiète. Surtout quand Damala quitte la diplomatie pour la scène. Sarah veut faire de lui un comédien. Avec son accent levantin et le peu de mémoire qu'il a, il se rend ridicule.

En tournée à Sofia, Belgrade, Bucarest, Séville, Rome, il empoisonne la vie de la troupe et rend Sarah folle de jalousie. À Monte-Carlo, il se ruine au baccara. Durant la tournée en Angleterre il disparaît périodiquement. Au lieu de l'éjecter, Sarah, toujours imprévisible, l'épouse le 4 avril 1882 à Londres. Et elle étale cette étrange union dans la presse : « Cet ancien dieu grec est l'homme de ma vie ! » déclare-t-elle. Leur couple est critiqué et caricaturé dans les journaux. Trois semaines après le mariage, les époux se déchirent. Il voudrait qu'elle change son nom en Sarah Damala.

Évidemment elle refuse. Il y a entre eux des scènes atroces. Il l'accuse de lui faire de l'ombre, de minimiser son talent.

Damala est un mauvais acteur. Son accent grec ne s'arrange pas. Sarah achète pour lui le théâtre de l'Ambigu, ce qui lui correspond bien. Maurice, le fils de Sarah, sera le directeur, Damala l'acteur principal. Tout est en place pour la ruine.

Maurice aura toute sa vie pour seule occupation de dépenser l'argent de sa mère, au jeu, en fêtes, en pur-sang et en costumes anglais. «Maurice : la seule chose naturelle qu'ait faite Sarah» a été son plus grand amour et il lui a coûté cher !

Sarah triomphe dans *Fédora*. L'auteur, Victorien Sardou, a refusé de donner un rôle à Damala. Celui-ci joue dans *Les mères ennemies* devant des salles vides. Dépité, il ruine sa femme avec ses maîtresses. Damala est un aventurier amoral et fêtard. Peu de cervelle, et encore moins de cœur. Les amis de Sarah disent de lui : «Il a la tenue d'un gentleman et l'esprit d'un chimpanzé». Elle le prend pour un lion. Superbe et généreux, bien entendu. Réduit à jouer les Prince Consort, il se venge en la critiquant, en s'exhibant avec des femmes, en montrant ses fesses quand il a bu.

Le 12 décembre 1882, elle lui signifie qu'elle refuse de payer ses dettes de jeu et de bordel. Comprenant qu'il ne sera jamais que Monsieur Sarah Bernhardt, son honneur de mâle méditerranéen blessé, il s'engage dans les Spahis et part pour l'Algérie. Sarah, ruinée, revend le théâtre de l'Ambigu. Elle vend aussi ses bijoux ses voitures, ses chevaux aux enchères. Et repart en tournée. Elle se console avec Richepin, vigoureux poète cycliste de six ans de moins qu'elle, qui l'adore et le lui prouve. Tendre, très amoureux, il la sauve de sa fidélité et de sa tristesse. Elle remonte la pente.

En 1883, de retour de Scandinavie où elle a filé des jours heureux avec son cher Richepin, qui trouve-t-elle dans son lit à Paris ? Son mari ! Parvenu au degré extrême de l'addiction, morphine, cocaïne et alcool, le beau garçon aux joues pleines, aux grands yeux gris, à la bouche si rouge, s'est bien dégradé. Sarah voudrait le sauver de la drogue, mais il crée scandale sur scandale. Il exprime son mépris pour «la Juive au long nez». Elle ne veut plus le voir. Libre, elle prend le prince de Galles pour amant. Ses relations avec la

famille royale d'Angleterre sont très naturelles. Elle appelle la reine Victoria «My dear queen».

Cinq ans plus tard, Sarah reçoit un message : Damala est mourant. Alors qu'elle triomphe dans *La Tosca* de Victorien Sardou, au théâtre de la Porte Saint Martin, elle laisse tout en plan et court le récupérer à Marseille. Elle le soigne, le retape tant et si bien que, fidèle à sa devise jusqu'au-boutiste : «Quand même !», elle l'emmène dans une tournée européenne. Mais il se ridiculise sur scène et s'exhibe nu à l'Hôtel de Ville de Milan. Quelques jours avant qu'il meure elle l'invite à jouer avec elle dans *La dame aux camélias*. Ce spectacle macabre où Armand Duval est visiblement beaucoup plus malade que Marguerite Gautier, attire bien du public. Sarah fait interner Damala à l'hôpital de Charenton pour une cure de désintoxication. Il y meurt le 18 août 1889 à trente-deux ans. Le peintre Robertson affirme que Sarah fut admirable durant les derniers mois de Damala, bien «qu'elle eut horreur des caractères faibles et des drogués, une horreur morbide de toutes les formes d'abandon.» Parfaite en veuve, elle signe : *Sarah Bernhardt veuve Damala* et lui fait construire un tombeau magnifique dans sa ville natale qu'elle couvre de fleurs chaque fois qu'elle est de passage à Athènes, en s'évanouissant sous les yeux des journalistes qu'elle avait avertis auparavant. Sarah est la reine de l'autopromotion.

Mais elle n'est pas au bout de ses déconvenues avec le dieu grec. Un matin, en ouvrant sa porte, elle manque de tomber sur un panier qui contient... un bébé. Une petite fille que Damala a eue avec une comédienne morphinomane. Sarah entre dans une colère volcanique. Elle hurle qu'elle va jeter «ça» dans la Seine. Bien qu'elle ait dit : «L'imprévu est mon compagnon le plus fidèle» là, c'en est trop ! Elle qui a des dizaines de chiens, un alligator, un caméléon, un lynx, un boa, un grand duc et Bizi Bouzon, le perroquet, ne supporte pas l'idée d'avoir un bébé à la maison. Bazile Zaharoff, un ami, prendra l'enfant dans sa famille, la baptisera Térésa et l'élèvera. Sarah la rencontrera quelques années plus tard. Après la mort de son époux catastrophique, quand De Max l'appelle «veuve Damala», cela la fait mourir de rire. Sarah rit de ses échecs. La dérision devant les catastrophes est son courage à elle.

Jusqu'en 1900, elle joue trente-cinq pièces différentes, à Paris au théâtre Sarah Bernhardt ou lors de tournées qui sont de véritables

épopées, à travers cyclones, inondations et ponts écroulés. Aux États-Unis, en Amérique du Sud, elle porte avec panache la langue française, l'esprit, le chic et le romantisme français. On la surnommera la Juive errante. Elle part avec soixante personnes, plutôt une cour qu'une troupe de théâtre, six tonnes de malles, des trains spéciaux. Sa gloire est exceptionnelle. « Elle est célèbre parce qu'elle veut l'être avec une intensité qui a rarement été égalée. » dit Henry James. Appelée la Divine, la Suprême, The Great, la splendeur de ses costumes inspire les peintres. Madone de L'Art Nouveau, elle est aussi pré raphaélique et par son style baroque, fille de Gustave Moreau. Comme plus tard La Calas, Dalida, France Gall et Pétula Clark, elle est l'idole des homosexuels. Elle rapporte en France des coffres pleins de billets que son fils s'empresse de dépenser.

Elle joue *Lorenzaccio*, son premier grand rôle de travesti, puis *Hamlet* et enfin en 1894, celui dans lequel elle connaît un triomphe jamais égalé : *L'Aiglon*, d'Edmond Rostand. À cinquante ans, légèrement épaissie, elle est le duc de Reichstag mort tuberculeux à vingt ans. Elle a joué les saintes, les mères sanguinaires, les grandes amantes, les courtisanes, et voici qu'elle triomphe avec ce jeune homme innocent ! Dans cette pièce, le sentimentalisme, l'héroïsme, la douleur, le patriotisme, la fierté, la guerre, la maladie, la mort exaltent Sarah au plus haut point. Le public est en larmes. Bien sûr il y a des grognons, surtout chez les Anglais, pour critiquer ce monument international. En 1895, William Archer ose écrire : « De son génie elle a fait une machine à sous. Elle a un répertoire tape-à-l'œil, violent, sanguinaire même, qu'elle joue huit fois pas semaine, si bien qu'il ne reste plus trace de sincérité. » En France on ne peut pas attaquer la Divine. Ce serait comme rester assis quand s'élève la Marseillaise !

Elle incarne aussi naturellement une femme fatale, qu'un jeune homme tourmenté. L'ambiguïté sexuelle est une banalité pour Sarah. Sa mère et sa tante étaient des « cocottes » vivant de leurs charmes. Elle-même a eu des amantes et la plupart de ses amis ignorent la « normalité sexuelle ». Louise Abbéma, peintre homosexuelle fait d'admirables portraits de Sarah qu'elle aimera jusqu'à la fin de sa vie et Montesquiou son grand ami est un poète « inverti ». Édouard de Max qui a souvent donné la réplique à Sarah est, comme

elle, un monstre sacré, un comédien excentrique qui affiche son homosexualité. C'est justement grâce à lui que Sarah va connaître son dernier grand amour.

Avant cela, en 1905 à Rio de Janeiro, à la fin de *La Tosca*, Sarah se jette merveilleusement par la fenêtre comme chaque soir. Il n'y a pas de matelas pour l'accueillir. Elle se fait horriblement mal au genou.

En 1906, Lou Tellegen a vingt-sept ans, Sarah en a soixante-deux. La parfaite beauté classique du jeune homme la fascine. Rodin l'a pris comme modèle pour *L'éternel printemps*. Yeux bleus, chevelure d'un brun profond, physique de danseur étoile, il est l'amant d'Édouard De Max. Les amis de Sarah pensent que celui-ci a, par perfidie, mis Sarah en présence du jeune homme. Ce n'est pas faux. De Max, qui n'a aucune envie de parcourir les Amériques avec le « Sarah Barnum » propose à Lou Tellegen d'attirer l'attention de la Grande dame.

À peine a-t-elle posé les yeux sur lui, qu'elle lui fait signer un contrat pour quatre ans et lui donne une pile de rôles à apprendre. Le fiasco avec Damala est oublié. Elle impose Lou Tellegen dans toutes ses pièces. Si pour elle son accent est érotique, il n'en est pas de même pour le public, qui rit en entendant l'accent hollandais d'Hippolyte qui apparaît dans les costumes imaginés par Sarah, surchargés de bijoux, outrageusement moulants et très dénudés.

À la fin de *Lorenzaccio*, Sarah récolte fleurs et ovations et le silence est glacial lorsque Lou vient saluer. Sarah le console en coulisses et l'encourage. Il sera son dernier lien avec la beauté et la jeunesse.

Il est hollandais, c'est indéniable. Il a été trapéziste à Bruxelles, révolutionnaire à Moscou, taxi à Berlin, modèle à Paris. Époux aussitôt divorcé d'une sculptrice, il a mené jusque-là une vie décousue, au gré de ses idées anarchistes. Sarah l'aime pour sa beauté. Il est son amant divin, malléable et cupide, comme son fils Maurice. Elle le dorlote, le parfume, dépense beaucoup d'argent à l'habiller, à le montrer dans les restaurants chics. Sarah vit son ultime passion. Sereine, heureuse, comblée, elle le présente comme son « fiancé » sans aucune peur du ridicule.

C'est la consternation dans la ménagerie. On essaie de calmer Sarah: «il est pourri de vices» «c'est un cadeau empoisonné!» Mais

qu'est-ce que ça peut lui faire ? Le jeune homme athlétique et tendre est le plus beau cadeau de son « entrée en vieillesse ». Elle a retrouvé son ardeur amoureuse. Et si elle souffre de son genou presque en permanence, Lou Tellegen, qui s'est sincèrement attaché à elle, fait tout ce qu'il peut pour la soulager. Ils rient sans cesse, comme deux adolescents. Il est gentil, heureux, charmant et doux. Jamais il ne montre de réticence à aimer une femme qui pourrait être sa mère. Elle a un teint admirable, un corps encore svelte. Elle a envie de le couvrir de cadeaux et malheureusement, de gloire théâtrale.

En 1910, à soixante-six ans elle s'embarque pour les États-Unis avec celui que ces amis traitent de gigolo. Sur le bateau elle lui fait répéter ses rôles. Il partage le wagon particulier de Sarah et ses partenaires, furieux, craignent qu'il épuise leur patronne. Mais qui peut épuiser la Divine ? Au contraire, elle rayonne et oublie son mal lancinant au genou. Parmi les différentes aventures rocambolesques de cette tournée, il y a la visite de Sarah à la prison de Saint-Quentin en Californie où la troupe joue, devant deux mille prisonniers, les condamnés à mort au premier rang : *Une nuit de Noël sous la Terreur*.

Les proches, échaudés par le désastre Damala, ont mal jugé Lou Tellegen. Philippe Jullian dit de lui : « Étant de ces Narcisses qui, avec un peu d'encouragement, font n'importe quoi avec n'importe qui, il arrivait à ce que Sarah se crût encore désirable. Quand même ! »

Pour Lou Tellegen, rencontrer Sarah Bernhardt, vivre quatre ans à ses côtés a été une sorte de miracle. Enfant sans amour, parti très jeune à l'aventure, convoité pour son physique, il avait fait plusieurs séjours en prison. Le cirque, la délinquance, la boxe, tous les métiers à risques étaient pour lui. De son passage dans l'atelier de Rodin il n'a gardé que le souvenir d'avoir été traité comme un objet. Qu'un être quasi divin comme Sarah le prenne sous son aile, le roule dans le luxe, l'entraîne dans sa gaîté, le préfère et croit en lui, l'émerveille.

Sarah boite de plus en plus, engraisse, se tasse. Tellegen a des aventures par-ci par-là, discrètement car La divine est très jalouse. L'accent de Tellegen est moins fort en anglais. Ils triomphent ensemble au Palace Theatre de New York.

En France ils avaient joué ensemble dans trois films, dont *Les amours de la reine Élisabeth* et *La dame aux camélias*. Sarah déteste se voir au cinéma. Elle a raison, elle gesticule comme un automate mal réglé. En revanche, le physique de Lou Tellegen, ses yeux clairs et son jeu retenu, à la Buster Keaton, plaisent au public. Le cinéma est encore muet, son accent hollandais et sa voix fluette ne lui nuisent pas. Sarah lui conseille de rester aux États-Unis.

Elle est à bout de forces. Elle souffre trop. Elle envisage l'amputation et n'imagine pas imposer à cet homme qu'elle aime vraiment, et qui, lui, a un avenir, la présence d'une vieille dame unijambiste. Elle renonce à lui. Dans quels déchirements ? Nul ne le sait.

La grande dame sait être altruiste. Elle a aussi, quand même, le sens du ridicule. Elle a lancé Lou Tellegen et ne doute pas qu'il réussira une belle carrière au cinéma. Ce qu'elle n'a pas prévu c'est qu'en la perdant il perdrait son axe. Cette liberté qu'elle lui rend, il ne sait qu'en faire. Désesparé, ballotté de succès en succès, de femme en femme, de drogue en déchéance, il ne se remettra jamais de cet abandon. Il connaît le succès à Hollywood, épouse une très belle cantatrice, Géraldine Farrar, mais se sent orphelin, perdu loin de Sarah. Il divorce et se marie encore deux fois.

L'année 1914 est une année terrible pour la France et pour Sarah. En janvier elle est faite Chevalier de la Légion d'Honneur. Devant le public elle se tient droite dans sa robe magnifique, mais dès que le rideau est baissé, elle est une vieille dame pliée en deux par la douleur. En août la guerre est déclarée. Clemenceau lui demande de quitter la capitale et de se mettre à l'abri : elle est sur la liste des otages que les Allemands emmèneraient. Elle est un Trésor National. Elle part pour Andernos sur le Bassin d'Arcachon, mais, auparavant, se fait plâtrer la jambe pour moins souffrir. La gangrène s'y met. Il faut l'amputer. Le Dr Pozzi ami et ancien amant refuse d'opérer malgré les ordres de Sarah. Le meilleur chirurgien de Bordeaux, Denucé, prend cette responsabilité. Elle qui sait si bien mourir sur scène remonte le moral des siens. Elle entre dans la salle d'opération en chantant la Marseillaise. Et elle ne mourra pas. Ne voulant ni prothèse, ni béquille, elle se fait transporter en chaise à porteurs et remonte sur scène trois mois plus tard. Patriote, elle y déclame *Les Cathédrales* hymne aux cathédrales bombardées.

Lou Tellegen est désespéré d'apprendre qu'on a coupé la jambe de la Divine. «J'aurais été le plus heureux si j'étais resté auprès d'elle, [...] en pensant à ces quatre glorieuses années, mes yeux se remplissent de larmes et mon cœur s'écrie: «Madame! Charmante Madame! Je suis si seul sans vous!»»

Celle qu'on appellera «la mère La Chaise» va se produire sur le front. Les poilus sortant des tranchées sont interloqués de découvrir cette vieille infirme tassée sur son fauteuil qui déclame du Rostand et chante la Marseillaise et La Madelon! Elle finit toujours par obtenir un triomphe. Parfois elle dîne avec l'État-Major. C'est ainsi qu'elle retrouve le général Foch qu'elle avait soigné à l'Odéon qu'elle avait transformé en hôpital en 1870.

On envoie Sarah Bernhardt, la femme la plus célèbre de France, le monument le plus facile à transporter, aux États-Unis, pour encourager les Américains à aider les alliés. Elle joue allongée. C'est un calvaire de dix-huit mois qu'elle a accepté pour gagner de l'argent pour Maurice, portée aussi par l'espoir de voir Lou Tellegen. Vedette dans de nombreux films, il est aussi réalisateur. Elle lui a offert une loge. Il l'occupe avec sa femme, mais après le spectacle ils ne viennent pas saluer Sarah. Elle en est désespérée.

Pourquoi Lou Tellegen n'est-il pas venu dans la loge de la Divine sur le déclin? Certainement pas par indifférence. Par horreur de la voir diminuée? Était-il trop puéril encore à trente-trois ans pour ignorer qu'on ne se dérobe pas aux derniers rendez-vous? Sarah est atterrée, mais le montre peu, car elle craint les réflexions cruelles. A-t-on de la compassion pour une vieille femme dont le gigolo se détourne? Sarah qui a joué les affres du désespoir et de la folle passion demeure secrète sur ses peines.

Quand elle rentre en 1918, c'est l'armistice. Beaucoup de ses amis sont morts et Maurice l'a encore ruinée. Mais cela lui est égal. Elle n'a pas besoin d'argent, elle a besoin de s'agiter pour gagner de l'argent. L'agitation la garde en vie. Colette qui la voit à son retour à Paris note son délabrement, mais aussi «ce souci irréductible de plaire, de plaire encore, de plaire jusqu'aux portes de la mort.» Sarah reporte son affection sur Lysiane, sa petite fille. Mais elle gardera jusqu'à la fin une photo de Lou Tellegen sur sa table de nuit.

En 1922, à soixante-dix-huit ans elle part en tournée : Italie et Espagne. La gaieté est dans sa nature, elle incarne le mouvement perpétuel. Elle monte avec succès un dernier spectacle : *Athalie*, et donne une matinée pour offrir un laboratoire à Marie Curie. Elle atteint à présent au tragique burlesque. Les provinciaux viennent la voir comme la tour Eiffel ou l'arc de triomphe. Ils ne savent parfois pas ce qu'elle joue. On vient la regarder comme un vieil oiseau rare au zoo. Un chef-d'œuvre en péril. Peinturlurée, dorée, ravalée, elle garde certains de ses gestes fameux et ses magnifiques yeux bleus piquetés d'or.

Elle commence à tourner dans le film *La voyante* et s'effondre. Tenant la main de son fils, elle s'éteint le 26 mars 1923 au matin. Le médecin annonce à la foule parisienne massée sous le balcon : « Madame Sarah Bernhardt est morte ! » On la place dans le cercueil capitonné qu'elle avait acheté à dix-huit ans. Trente mille personnes défilent pour la saluer.

Lou Tellegen se perd dans la drogue et se suicide en 1934.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	9
Les fascinantes	
Aliénor d'Aquitaine	13
Diane de Poitiers	19
Suzanne Valadon	27
Colette	37
Helena Rubinstein	49
Leni Riefenstahl	59
Simone de Beauvoir	65
Les initiatrices	
Joséphine de Beauharnais	77
Madame de Berny	87
Fanny Osbourne	97
Gala	107
Berty Albrecht	117
Les égales	
Agatha Christie	131
Françoise Giroud	141

Les collectionneuses

George Sand.....	153
Sarah Bernhardt.....	165
Édith Piaf.....	177

Les tragiques

Marie Curie.....	191
Marguerite Duras.....	197
Gabrielle Russier.....	209

CONCLUSION.....	215
-----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.....	221
--------------------	-----